

du *Macédonian*, afin d'y faire au commodore américain les offres ordinaires de service et les compliments de l'amiral. — Les choses en restèrent là. Le commodore, qui se nomme *Shubrick*, ne donna pas signe de vie et ne fit même pas rendre la politesse qui lui avait été faite par le commandant de la *Gloire*, au nom de l'amiral français, dont le pavillon flottait en vue.

Le 28 avril, au matin, le *Macédonian* partit. Un officier de cette frégate était venu la veille, non pas à bord de la frégate, mais à bord de la *Gloire*, offrir, de la part du commodore, de se charger des dépêches de l'amiral pour les Etats-Unis : on lui avait remis un paquet.

A notre arrivée ici, nous avons trouvé le *Macédonian*, portant toujours le guidon du commodore *Shubrick*. Un officier américain est venu tout de suite à notre bord faire les offres habituelles de service. L'amiral a fait rendre immédiatement cette politesse. Une correspondance s'est ensuite engagée entre l'amiral et le commodore, à l'égard des saluts à faire au pavillon national, saluts que l'amiral a témoigné le désir de différer d'un jour, afin qu'ils n'eussent lieu qu'après la mise à terre des malades de la *Néréide*, que le bruit du canon aurait pu incommoder.

Le lendemain, à 8 heures, la *Néréide* a salué le pavillon américain de 21 coups de canon. Il avait été convenu que l'arsenal rendrait ce salut. Cependant on vit le *Macédonian* tirer 21 coups de canon avec le pavillon français, on répondit à cette politesse et bientôt après, l'arsenal rendit la salve qui avait été faite d'abord par la *Néréide*, au pavillon de l'Union.

Tout rentra dans le silence. Le commodore ne jugea pas à propos de saluer la marque distinctive de l'amiral.

Le 24, le commodore vint rendre visite à l'amiral. Il était accompagné du capitaine de la frégate et de quelques officiers. Il fut reçu avec les honneurs accordés par nos ordonnances aux contre-amiraux de la marine française ; seulement, à son départ, il ne lui fut point fait de salut de coups de canon.

L'amiral avait plusieurs raisons pour en user ainsi : d'abord la conduite extraordinaire tenue par le commodore à *Sacrificios*, où il n'avait pas même fait répondre à la politesse qui lui avait été adressée ; — en-

suite le silence que gardait le *Macédonian* devant un pavillon de vice-amiral ; — enfin la prétention exorbitante du commodore, prétention dont l'amiral avait eu connaissance à la Vera-Cruz par le consul même des Etats-Unis, et que le commodore formulait ainsi : « La marine des Etats-Unis n'a point d'amiraux ; la position de *commodore* est la plus élevée que puisse occuper un officier dans cette marine ; elle doit donc aller de pair avec la position la plus élevée de toutes les autres marines. »

C'est en se fondant sur ce raisonnement, que le commodore était resté silencieux à *Sacrificios*, « attendant, a-t-il dit depuis, que l'amiral vint lui faire la première visite. » En laissant à part ce que ce raisonnement du commodore, par rapport à la visite à *Sacrificios*, avait de bizarre, il restait sa prétention d'égalité de position avec un vice-amiral français. Or, cette prétention était inadmissible. Si la marine des Etats-Unis veut que ses commodores aillent de pair avec les amiraux des autres nations, qu'elle ait des amiraux.

C'est là du reste que tendent les efforts des officiers américains ; et, dans cette circonstance-ci, la conduite du commodore *Shubrick* n'était probablement pas dictée par une autre pensée.

Quoi qu'il en soit, le commodore se montra vivement blessé de n'avoir pas été salué. L'amiral lui ayant rendu sa visite ne fut pas salué non plus : les invitations à dîner furent refusées de part et d'autre, et il s'engagea une correspondance assez suivie. Le commodore mit en avant le raisonnement que j'ai cité plus haut ; l'amiral posa en principe que la marque distinctive de commandement indiquait seule, dans toutes les marines, les degrés de la hiérarchie : que le pavillon carré au grand mât devait avoir le pas sur le même pavillon porté au mât de misaine, celui-ci, sur le pavillon au mât d'artimon ; ce dernier enfin, sur le guidon qui, dans toutes les marines, n'indique qu'un commandement de capitaine de vaisseau, chef de division.

La conduite de l'amiral avait été réglée exactement sur ce même principe à l'égard du commodore anglais *Douglas*. Cet officier se trouvait dans une position spéciale : il avait succédé au vice-amiral *Sir Charles Paget*, dans le commandement des forces navales anglaises, dans les mers de l'Amérique septentrionale ; il jouissait, de droit, de

tous les honneurs, avantages, prérogatives, etc., attachés à la position de l'amiral qu'il remplaçait. M. Pakenham, se fondant sur cette spécialité de position, sollicita en faveur du commodore des honneurs supérieurs à ceux que l'amiral avait été jusqu'alors dans l'usage de lui rendre. L'amiral répondit « que les honneurs devaient toujours être « réglés d'après la marque distinctive de commandement, et que, quelle « que fût l'importance des nouvelles attributions du commodore Douglas, il ne pouvait voir en lui qu'un officier portant le guidon de « commodore. » M. Pakenham eut la sagesse de ne pas insister, et le commodore eut celle de ne pas se fâcher.

Il n'en a pas été de même du commodore Shubrick, comme on vient de le voir. La correspondance, après avoir été fort vive, bien que très-mesurée dans ses termes, s'arrêta. Je crois que chacun est resté de son avis. On s'est quitté froidement.

Je n'aurais pas consigné ce différend, avec tant de détails, dans les présentes notes, s'il n'y avait là une question de principe qui n'est pas sans intérêt pour les marins. Il n'est pas douteux d'ailleurs que ce fait sera défigurés, et il est bon, pour cela même, d'en conserver un fidèle souvenir, pour qu'on ne lui attribue point une importance qu'il n'a pas. Les deux nations n'étaient pour rien dans cette discussion. L'amiral, pour le prouver, a retardé de quelques jours notre départ, afin d'être encore sur rade le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, et de prendre part à la solennité de ce jour, en faisant les saluts et les signes ordinaires de réjouissance.

Le 25, le *Griffon* est arrivé de Tampico où il avait été envoyé de la Havane. Il nous a annoncé la prise de Tuxpan et de Tampico (14 juin), par les forces centralistes. Il paraît que la reddition de Tampico est due aux intrigues d'officiers fédéralistes, relâchés après la journée d'Acajete, et renvoyés parmi leurs partisans pour les gagner et amener plus facilement le résultat qui vient d'avoir lieu.

On assure que dans cette circonstance les généraux centralistes, et en particulier Arista, ont montré une modération peu ordinaire, jusqu'ici, aux chefs mexicains. — Le séjour d'Arista parmi nous a sans doute contribué à lui rendre plus familières ces idées de modération, et à lui faire sentir plus vivement, que la civilisation d'un peuple ne se

prouve ni par les assurances officielles des gouvernants, ni par les discours emphatiques des journaux, mais par les actes publics de tous les citoyens.

La prise de Tampico et de Tuxpan complète le triomphe de la cause du gouvernement et rétablit provisoirement la paix au Mexique. Combien de temps cette paix durera-t-elle, sous un gouvernement militaire comme celui du Mexique, et alors que tant d'ambitions rivales se trouvent en présence ?

Quand on vient de visiter le Texas, cette république née d'hier et déjà organisée; quand on respire l'air des Etats-Unis, cette grande confédération qui marche si aisément et si brillamment dans les voies de la liberté et de l'industrie, on ne peut s'empêcher de gémir sur le sort de la malheureuse race espagnole, race déchue et pourrie, qui se débat vainement dans les deux Amériques et qui ne peut, avec toutes les chances imaginables de liberté et de richesse, sortir du désordre et de la misère.

Néréide, à Brest, en quarantaine, 15 août 1839.

Voici la terre de France!

Partis de Pensacola le 5 juillet, nous sommes arrivés ici le 8 août, sans avoir relâché nulle part, et après une de ces monotones traversées, comme le marin en inscrit tant dans ses souvenirs.

La fièvre jaune, dont nous avions espéré être tout-à-fait délivrés à Pensacola, est encore venue chercher quelques victimes parmi nous. Lorsque nous sommes partis, tous étaient en bonne santé. Dans le canal de Bahama nous avons trouvé d'accablantes chaleurs; le germe du fléau, qui s'était engourdi sous un climat plus sain, s'est alors réveillé et nous a enlevé quelques hommes.

On ne peut s'empêcher de gémir sur la destinée de ces hommes forts et valides qui, après avoir échappé aux glorieux dangers courus dans des combats, après avoir résisté à un climat meurtrier pendant toute une année, sont ainsi enlevés par une mort obscure, en quelques jours, et au moment même de revoir leur pays et leurs familles. Tout émue-sée que soit notre sensibilité, au milieu d'une vie aventureuse et isolée,

elle doit se réveiller pourtant dans ces tristes moments où la mort, sous une forme si désolante, se promène parmi des hommes qui sont tous pleins de santé et de vie, et les touche au hasard et à l'improviste.

Comment aurions-nous pu n'être pas émus quand nous dûmes jeter à la mer un jeune élève, Nau de Beauregard, sorti il y avait moins d'un an de l'école de marine, qui se distinguait par son zèle et par son intelligence et qui était l'espoir et l'orgueil de sa famille? N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il mourût comme un de ses compagnons, le jeune de Raime, tué le jour du combat du 27 novembre, ou bien comme cet autre élève, Chaptal, percé d'une balle à la Vera-Cruz, le 5 décembre? Destinées glorieuses qui portent avec elles leur consolation!

Mais repoussons ces tristes souvenirs auxquels nous devons si souvent fermer notre cœur. Tâchons de devenir aussi impitoyables que la mer qui, après avoir englouti ces malheureuses victimes, n'en garde la trace qu'un moment.

Voici la terre de France!

Que de nouvelles inattendues viennent nous accueillir! C'est une émotion particulière à notre existence de marin, que celle produite sur nous par cette masse d'événements ignorés qui nous sont racontés au jour de notre arrivée, après une longue absence. Combien de fois, sur nos solitudes des mers, pensons-nous à nos parents, à nos amis, dont plus d'un peut-être est déjà enlevé à nos affections, quand nous nous berçons encore de la joie de les revoir tous! Combien de fois nous questionnons-nous les uns les autres sur ce que sera devenue notre France, dont nous ne savons plus rien depuis si longtemps, notre France où la turbulence des esprits rend chaque jour si incertain de son lendemain!

Pour moi, frappé encore du souvenir de ce jour où, me réveillant sur la rade de Toulon, j'y vis flotter un nouveau pavillon national qui m'était inconnu, je ne puis, chaque fois que j'attéris sur nos côtes, me défendre d'un sentiment intérieur d'inquiétude et de vive émotion!

Avec quelle ardeur, avec quelle curiosité nous déchiffrons nos correspondances et nous parcourons les journaux! Avec quelle impatience

nous demandons aux uns, si, parmi les nôtres, il n'y a point de place vide et de nouvelles afflictions à supporter, aux autres, si le pays est tranquille, si la guerre est prochaine, et encore, si l'expédition du Mexique a reçu quelques remerciements. Que d'amers retours ne trouvons-nous pas dans les uns et dans les autres!

Oui, voilà bien la France, elle est toujours là. Mais de nouveaux orages ont passé sur elle : je ne sais si, parce que je vieillis, je me persuade qu'elle aussi prend de l'âge et se ride. Peut-elle donc rester toujours aussi jeune au milieu de toutes ces commotions politiques?

Mais passons; ce n'est point ici le lieu de parler de l'émeute qui a grondé dans les rues. Notre affaire, c'est le Mexique; c'est l'expédition navale dont nous étions la tête. — Qu'en a-t-on dit et qu'en dit-on?

Ce qu'on en dit aujourd'hui? — Mais rien du tout! le temps en est passé, et d'autres questions plus présentes ont englouti celle-là. L'Orient est en feu. — L'empire ottoman se fend en deux : l'Europe attentive se met en armes, les uns pour soutenir l'édifice, les autres pour en ramasser les débris.

Les questions européenne et asiatique, les équilibres, les partages et les horizons remplissent tous les esprits et toutes les colonnes des journaux. On n'a pas le temps de penser davantage à la question mexicaine, dont quelques-uns ont entendu parler autrefois.

Mais autrefois, qu'en a-t-on dit? — Ce qu'on en a dit? — Lisons.....

Hélas! voilà donc le résultat de tant de courage, de tant d'efforts et de tant de dévouement! — Après quelques louanges bien pâles sur un fait d'armes éclatant, toutes sortes d'injustices et d'exagérations sur le reste! Eh quoi? nous ne sommes allés là que pour rabaisser le nom français, pour nous humilier devant l'Angleterre, pour travailler à une paix honteuse!

Quel temps est-ce donc que celui-ci, où l'on peut croire qu'un chef d'expédition, dont le nom n'est pas sorti sans éclat des guerres de l'empire, et que tous savent être entouré d'honorables souvenirs, où l'on peut croire que ce chef a consenti à tacher son nom de pareilles forfaitures?

Telle était donc la récompense que lui préparait l'opinion publique,

quand à 2,000 lieues d'ici, livré à ses propres inspirations, n'ayant que peu de ressources navales et pas un soldat, il usait de toute son activité, de toute son intelligence, de toutes ses veilles, de tout ce qu'il y a d'élévation dans son cœur et dans son esprit, pour accomplir des faits d'armes qui ont jeté sur la marine un nouvel éclat, et pour arriver à terminer une question bien difficile, par une paix honorable.

Mais non, ces journaux-là, ce n'est pas la France. Ils ont pu égarer l'opinion qu'un gouvernement, occupé de son propre salut, n'a pas su guider et éclairer. Mais la vérité se fait jour. L'esprit de parti cesse d'aveugler quand les partis ne sont plus, et les feuilles publiques en sont alors pour leur bave.

Quand plus tard on étudiera avec attention ce qui s'est passé, quand on songera aux faits d'armes qui ont été exécutés; faits d'armes dont le souvenir restera après que bien d'autres seront effacés; quand on connaîtra mieux les relations diplomatiques qui ont préparé la paix; quand on relira, avec soin, ces traités de paix si amèrement critiqués aujourd'hui; quand on réfléchira que, pour arriver là, l'amiral français n'avait à sa disposition que 15 à 20 navires de guerre, la plupart au-dessous du rang de frégate, et trois compagnies d'artilleurs de la marine, contre un pays dont la surface est quatre fois celle de la France, qui a 9,000,000 d'habitants, dont la capitale est à 100 lieues de la mer, qui se peut suffire à lui-même, et qui compte plus de trente ports, sur un développement de côtes de 4,780 milles marines; alors peut-être on conviendra que cette expédition du Mexique a été conduite avec quelque habileté, et pour le plus grand honneur et le plus grand avantage de la France.

Paris, 20 octobre 1839.

Je suis sans doute trop inconnu et trop inhabile pour convaincre les autres de la vérité: quelques-uns même pourront suspecter mon impartialité, à cause de la position que j'occupais auprès de l'amiral, commandant l'expédition. Mais c'est parce que j'étais près de lui, c'est parce que je connais mieux que d'autres l'élévation de son esprit, la droiture de ses intentions, le dévouement de ses efforts, que sans m'inquiéter

de ma faiblesse ni de ce que la malveillance pourra inventer, j'ai pensé à publier les notes qui précèdent, et à dire de mon mieux ce que j'ai vu. Trop heureux si mon récit sincère, tout simple et tout inhabile qu'il est, peut contribuer à redresser l'opinion des gens sages qui s'étaient laissés égarer par des récits mensongers et par les raisonnements spécieux et malveillants des gazettes.

EUGÈNE MAISSIN.

20 + 20 + 20 + 20 + 20

20 - 100 - 20 -

